



Tarte au chocolat

Une tarte au chocolat est parfois symbole de résilience. Car dans une pâte brisée par la violence d'une vie, il y a surtout une crème au chocolat onctueuse, surmontée d'une chantilly fouettée sur laquelle ont été saupoudrées des cacahuètes pilées à la râpe à fromage. Nous n'avons pas idée de ce que peut raconter une tarte au chocolat à travers les mains de celle qui la prépare. L'amertume au fond du palais de la pâte brisée, qui se glisse entre les dents et les gencives, est difficilement perceptible puisque les recettes de maman ne se transmettent pas dans un livre. Elles sont racontées, répétées et ressassées autour d'un bon dessert lors des repas familiaux. Avec fierté et nostalgie mêlées à une douleur sucrée et à une tristesse gourmande.

À l'âge de quatre ans, maman perd sa propre mère à Huahine, une semaine après que cette dernière ait mis au monde sa petite sœur. Son père, d'origine chinoise, tient une petite épicerie. Il refait rapidement sa vie avec l'une de ses élèves de l'école chinoise de l'île.

Avec son frère aîné, elle se retrouve fatalement au milieu d'un père dépourvu de tendresse à son égard et d'une belle-mère dont la générosité est certainement enfouie sous l'austérité de ses mains et de son visage.

Comme toutes les petites filles de son âge, elle fréquente l'école primaire où elle apprend à lire et à écrire.

Elle apprend à compter les nuages dans le ciel de Fare mais également les pièces déposées sur le comptoir du magasin.

Elle apprend à rendre la monnaie, à balayer le sol encrassé, à essuyer les étagères poussiéreuses, à allumer un feu sur le four au charbon recouvert de suie.

Elle apprend surtout à nettoyer les culs des casseroles et ceux de ses petits frères et sœurs que sa belle-mère délivre tous les deux ans. Première livraison deux ans après la mort de sa mère, puis une deuxième deux ans

Moana'ura Tehei'ura

plus tard, puis une troisième et une quatrième. Une sœur, une autre sœur, un frère puis un autre frère. Lorsque son dernier petit frère naît, elle a alors dix ans. Tandis que la vie la prive de baisers maternels, elle se retrouve derrière le comptoir vert du magasin de son père, le pied donnant de brefs petits à-coups sur le landau de fortune pour bercer son petit frère endormi. Elle contemple les filles de son âge dans leurs robes souriantes sautant à la corde sur la petite place qui fait face à l'épicerie. Puis, dans un élan naturel que peut avoir une enfant, elle enroule précipitamment son petit frère dans un drap, l'attache autour de sa poitrine, court vers les petites filles aux nattes colorées et saute six ou sept fois au-dessus et en dessous de la corde qui l'entoure.

À son tour, elle a droit au sourire que la mort de sa mère lui avait retiré.

À son tour, elle a droit à l'âme d'enfant que la vie lui avait confisqué.

Au milieu du petit nuage de poussière, elle perçoit les échos des rires des autres gamins qui chantent d'innocentes mélodies. Sous le ciel bleu de Fare, les nuages blancs s'émeuvent et dessinent quelques larmes au-dessus de cette petite fille joyeuse qui entend à peine les cris de son petit frère attaché à sa poitrine.

Au large, les nuages gris font entendre le grondement sourd du tonnerre et le vent, qui souffle dans ses cheveux mal peignés, se glace. Au dernier saut, elle sent soudainement des doigts fermes qui s'agrippent à ses cheveux au niveau de la tempe. Et d'un coup sec et violent, elle est traînée à l'intérieur de l'épicerie, giflée et sermonnée en chinois par celle qui a enterré sa mère, volé son père et violé son enfance. Délicatement, elle détache son petit frère et le repose dans le landau. Trou noir... Elle se réveille plus tard dans le grenier du magasin. Un mal de crâne. Un pansement sur la tête.

Elle se souvient alors de ce moment euphorique d'une petite fille contente d'être comme une enfant de son âge.

Elle se souvient aussi de ses rires et de ses frissons sucrés et acidulés. Au fil des jours, après s'être remise de sa blessure au crâne qu'une marmite en fonte avait fendu, elle reprend le cours de son enfance. Elle, qui n'a pas eu de maman, redevient cette mère pour ses petits frères et sœurs. De temps en temps, elle se rend au bord de la rivière presque comme les autres. Moment de bonheur pour cette petite fille qu'on retire de l'école et qui,

entre deux vêtements à brosse, profite de la fraîcheur de l'eau qui s'écoule entre ses doigts. Ce moment de sursis dans une vie, loin de l'ombre noire du magasin, représente à ses yeux l'évasion d'une jeune fille vers des rêves ensoleillés et infinis à l'abri de la grisaille du temps. Lorsque les coups de marmite sont trop lourds et insupportables, elle s'enfuit dans la montagne jusqu'au village natal de Fiti'i pour se réfugier dans la maison de ses grands-parents maternels. Là-bas, elle travaille la terre juste à côté de la tombe de sa mère, elle nourrit les oies du petit ruisseau à gauche de la maison, ramasse les *māpe* dans la forêt d'en face, traite la chèvre attachée à une corde de l'autre côté du ruisseau. Son grand-père avait élaboré un système de gouttières en bambou pour alimenter la cuisine et la salle de bain. La vie y est paisible, sans aucun doute. Jusqu'au jour où son grand frère revient la chercher pour la supplier de retourner au magasin car ses petits frères et sœurs la réclament. Les gestes et les actions se répètent alors comme dans une recette interminable que l'on reproduit machinalement, et dans laquelle chaque ingrédient est méticuleusement incorporé : une tasse de farine auto-levante, trois cuillères à soupe généreuses de beurre Acorn, un jaune d'œuf, une boîte de lait Carnation et la même quantité d'eau, une tablette de chocolat, trois cuillerées à café d'amidon diluées dans un verre d'eau, des marmites d'humiliation et d'insultes méprisantes, une louche d'incertitude, des poêlées d'angoisse épicée aux arômes de chagrin mais surtout une poignée d'amour offerte par ses frères et sœurs, et un soupçon de rêves toujours présents.

Dans cette danse des saveurs asiatiques et locales, le temps s'écoule. La famille décide de s'installer dans un quartier de Faa'a car ses petits frères et sœurs doivent poursuivre leurs études dans un établissement secondaire de Tahiti. Et elle. Toujours là. Mijotant de bons petits plats pour satisfaire les ventres des plus petits. Ses rêves parfumés à l'ailleurs ne la quittent pas. Le jour, elle travaille en tant que plantonne chez Win San Long, établissement de la capitale situé en face de l'immeuble Donald. Elle met de l'argent de côté sans rien dire à personne. Un soir, elle décide de prendre l'avion pour Hawaï. Elle annonce la nouvelle à son père qui difficilement accuse le coup. Elle devine qu'il y a comme une sorte de trahison de l'engagement qu'il lui a imposé. Mais peu importe. Le cœur serré par la culpabilité

Moana'ura Tehei'ura

d'abandonner ses petits frères et sœurs devenus grands, elle part emportant dans ses bagages sa détermination et la tristesse de quitter ces enfants qu'elle aime sincèrement.

Deux ans plus tard, elle revient à Tahiti. Elle parle à présent le tahitien, le chinois, le français et l'anglais. Dans le quotidien de l'île, elle voit une petite annonce d'offre d'emploi à la banque de Tahiti. Sans diplômes dans son sac à main, elle se rend à un entretien d'embauche. Elle devient alors guichetière au service du change maniant habilement les quatre langues qu'elle maîtrise parfaitement.

Elle parle français au militaire en permission descendu directement de Moruroa pour expédier de l'argent à sa famille en France.

Elle parle anglais au couple d'Américains, à la peau rouge et bouillonnante, fraîchement débarqués du DC-10 de la compagnie Panam.

Elle parle chinois lorsque Monsieur Sou Nam se présente devant le guichet en bois massif.

Elle parle tahitien à ses copines *raerae* qui lui racontent leurs folles aventures du week-end en compagnie des militaires en permission et des touristes égarés. Les confidences restent confinées entre les cocotiers et tous les autochtones présents dans la banque. Au fond de l'agence, le directeur hawaïien fronce parfois les sourcils se demandant ce qui pouvait bien déclencher une hilarité générale. Après tout, les Tahitiens sont des gens heureux et s'amuse facilement des anecdotes de la vie.

À seize heures, elle enfourche sa Vespa en direction de Faa'a pour retrouver ses frères et ses sœurs. Son valeureux grand frère avait soigneusement décapité le coq du jardin pour le repas du soir. Elle pose sa fleur d'hibiscus rouge orangé sur la table basse du salon, se change et se drape d'un *pāreu* pour préparer le dîner. Dans la cuisine, elle saisit un grand bol accroché au grillage face à l'évier. Elle prend le poulet, s'assoit au bord des marches de la maison sur pilotis et commence à plumer la bête. Après le repas, elle débarrasse la table et fait la vaisselle tandis que les autres s'enferment dans leurs chambres respectives pour étudier. Moment de solitude devant la vaisselle sale où sa fierté prend conscience des quelques rêves accomplis : un travail et une voiture qu'elle vient tout juste d'acheter.

Elle sourit alors comme dans son enfance en repensant au saut à la corde qui l'avait mené jusqu'ici. Une corde qu'elle aurait pu glisser autour de son cou mais, au lieu de cela, elle l'avait accrochée à la lune pour capturer de ses mains ses rêves de petite fille.

Un matin, comme à son habitude, elle peigne ses longs cheveux noirs et fins, enfle un pantalon à pattes d'éph' et un haut jaune brodé à la main, cueille une fleur d'hibiscus, l'accroche à son oreille et monte à bord de sa voiture neuve pour se rendre à son travail. Tout à coup, une autre voiture la percute en plein centre-ville. Elle est en colère. Dans l'autre véhicule, un bel homme à la peau brune et au regard sombre. Ils s'échangent leurs coordonnées et l'homme s'excuse pour les dégâts qu'il a causés. Le lendemain, un bouquet de fleurs est livré à la banque. Puis, le surlendemain. Et le jour d'après. Rapidement, une invitation au restaurant pour se faire pardonner accompagne le bouquet suivant. Elle hésite. Elle refuse. Elle s'énerve, s'offusque et accepte. Main dans la main, les amoureux prennent la voiture en direction de leur nouveau destin. Elle déménage et s'installe avec lui dans une charmante maison sur les hauteurs de Pāmata'i. Les odeurs de nourriture remplissent la petite maisonnette de joie et de bonheur ouvrant ainsi l'appétit vers des recettes encore plus audacieuses. Aubergines à la farce de poisson, tête de mahi mahi à la vapeur parfumée de gingembre, canard farci aux champignons chinois, gigot d'agneau accompagné de patates douces, soupe aux queues de bœuf... Et surtout cette envie de faire un enfant.

Pour elle, c'est l'aboutissement d'une vie sociale réussie.

Pour lui, c'est une entrave à sa carrière politique naissante.

Pour elle, c'est l'occasion rêvée d'être une mère par choix et offrir un amour qu'elle n'a jamais reçu.

Pour lui, c'est la peur d'être un père sans instinct paternel à l'image de son propre géniteur.

Pour tous les deux, l'enfant né dans un climat visiblement serein où gambadent un lapin et un chat.

Pendant dix ans, s'installe lentement une routine effroyable.

Elle, présente dans la maison préparant de petits plats savoureux.

Lui, absent de la maison enchaînant réunion après réunion.

Moana'ura Tehei'ura

L'horloge de la cuisine indique l'heure de son départ mais jamais celle de son retour. L'enfant, à moitié endormi sur la table à manger, guette chaque voiture qui passe dans le quartier tandis que la sauce du poulet aux petits pois se fige à la surface de la casserole à mesure que les tics et les tacs de l'horloge s'épuisent sur le cadran. L'espoir s'endort sous les soupirs fatigués de la nuit. Elle s'accroche à ses rêves sans croire aux cauchemars. Le lendemain, les *raerae* lui racontent qu'elles ont vu son homme en compagnie d'une autre femme. Le soir venu, tous les deux s'échangent des mots durs. Et des coups sûrs. Elle s'enfuit avec l'enfant. Il les rattrape. Puis, il est lui-même rattrapé par ses propres démons. Mots durs. Coups durs. Il s'en va. Et revient. Elle accepte et prépare une tarte à la banane. Se cuisine généreusement une vie aigre douce servie dans une vaisselle en porcelaine pour le bien de l'enfant. Un deuxième enfant né comme pour rattraper une mayonnaise ratée dans une existence noyée dans l'huile de tournesol. En apparence, la famille semble unie et enchaîne les repas amicaux les samedis et les dimanches. Il fait rire son auditoire. Elle régale les convives avec sa tarte au chocolat. Une fois rentrés chez eux, elle allume la télé pour lui tenir compagnie tandis qu'il se dirige dans le salon au milieu des bouquins empilés. L'aîné s'en va en France pour poursuivre ses études. Elle enfourne jour après jour ses tartes pour que son fils ne manque de rien là-bas. Tartes au chocolat, tartes à la banane, tartes au coco, à la papaye, au potiron. Sa gazière devient sa meilleure confidente dans cette solitude invisible. Il la quitte pour de bon. Elle sèche ses larmes et enfourne sa tristesse.

Et pourtant, elle se dit heureuse car le bonheur n'est pas dans l'amertume de la pâte brisée de la tarte au chocolat. Il est dans le palais des gens qui la dégustent et dans le regard de ses enfants et ses petits-enfants qui ont fait d'elle une maman et une grand-mère.